

## Mots comme neige...

**Pour mon père,  
Pour Angelika Theuss et Joachim Schmid.**

28 mars 1995. Il neige sur Berlin. On dit ici que c'est un temps d'avril et l'on s'étonne que ces giboulées arrivent si tôt. Les rues se couvrent de blanc, comme les arbres et les voitures en stationnement. Les passants pressent le pas dans une atmosphère cotonneuse que les lumières ont bien du mal à percer. Les autos roulent au ralenti et tracent sur le tapis des rues, de minces filets blancs et rouges. La nuit tombe. Les silhouettes s'étirent de noir pour s'évanouir au coin des rues ou dans la pénombre des porches. Au loin, le tonnerre gronde... Etrange orage, hors saison, hors du temps...

L'hiver 1944 n'en finit pas de finir, un sale hiver de désolation où l'on crève de faim. On a depuis longtemps mangé les animaux du zoo. Les champs de choux et de pommes de terre tapissent les sous-bois gelés du Tiergarten et pourtant la nourriture manque. Il fait très froid ...

Il fait encore plus froid, on a encore plus faim lorsque manquent ceux qu'on aime et plus encore la liberté dans l'entassement putride des Stalag. Il fait encore plus froid, on a encore plus faim dans les marais glacés de la Baltique à creuser la terre par moins trente. Abandonné comme bien d'autres soldats par un état-major en fuite vers Bordeaux dès les premières heures de l'offensive allemande, mon père est prisonnier depuis cinq ans dans un camp de Prusse orientale. Passent ses heures, ses jours, ses années qui ne reviendront pas, faute de n'avoir pu tenir sur la ligne bleue des Vosges. Passe une jeunesse, à qui les Russes enfin feront sauter les barbelés.

De Stalingrad est venue la défaite. De là aussi viennent les vents glacés qui balayent les ruines fumantes de la ville. Les bombardements Alliés sans cesse la pilonnent et la laissent exangue. Ce qui reste de bois des charpentes effondrées ira au feu pour se sauver du froid. Depuis longtemps, les chants martiaux se sont éteints. Reste le déshonneur, la détresse, la honte ...

Indicible honte des camps... Honte indicible des wagons plombés qui, jusqu'à la chute, partiront de la gare de Grunewald pour leur ronde funeste. Faire souffrir encore, encore persécuter, entasser jusqu'au dernier ces pauvres corps meurtris, os, carcasses, cheveux, âmes parties en fumée. En finir, jusqu'au dernier, jusqu'à l'ultime fin...

Au nord-est, les troupes soviétiques vont percer les dernières défenses de la ville. Beaucoup ont déjà fui les destructions et les bombardements. Depuis longtemps, les gens se sont faits à l'idée qu'un jour ou l'autre, il faudrait partir sous l'orage, quitter la maison avec une seule valise à la main pour mieux courir, vite, vite... On a glissé là, bijoux, papiers d'identité, souvenirs et photographies de famille, tout un peuple d'objets, tout un monde, toute une vie, dans une petite valise noire...

Cette petite valise noire, je l'ai retrouvée dans cet appartement de la Wichertstrasse où vit une famille, paisiblement. Des souvenirs, des photos de famille, des médailles sportives, des enfants qui grandissent, des clés qu'on accroche au mur, un grand lit rouge, un petit vélo, l'amour, la tendresse, la vie...

29 mars 1995, près de Savignyplatz. Je croise un vieil homme et lui demande de m'indiquer la direction de la Mommsenstrasse. Il porte sur moi un regard étonné et comme perdu, me dit, comme pour s'excuser : "Keine Ahnung, ich bin aus dem Osten" - "aucune idée, je suis de l'est"... Le Mur est tombé depuis bientôt quatre ans.

12 mars 1999: Mots comme neige, mots comme mémoire ...

Jérusalem: des Palestiniens chassés par centaines de milliers, maisons détruites, villages rasés pour cause de sionisme et de mauvaise conscience internationale. Des réfugiés, des familles déchirées, des tortures, des martyrs, des morts. La roue tourne. Dispensé de service militaire, bien à l'abri derrière le dogme, l'intégrisme religieux envoie la jeunesse israélienne s'acquitter des basses besognes, souffrir et parfois mourir... mots comme mémoire, mots comme neige, qui fond au soleil.

Dijon, 20 avril 99.

Asile de nuit... Les mots sont lourds. La maison est cube et prison.

Il fait chaud, l'air de la pièce est brûlant.

Ce matin, quelqu'un a oublié d'éteindre la plaque chauffante du café et on étouffe.

Le temps presse, depuis des années.

Hier, aujourd'hui, demain...

Il faut trouver une issue, s'échapper, saisir sa pauvre part de rêve sur l'affiche et se sauver, comme un voleur... oui se sauver.

J.M.T